

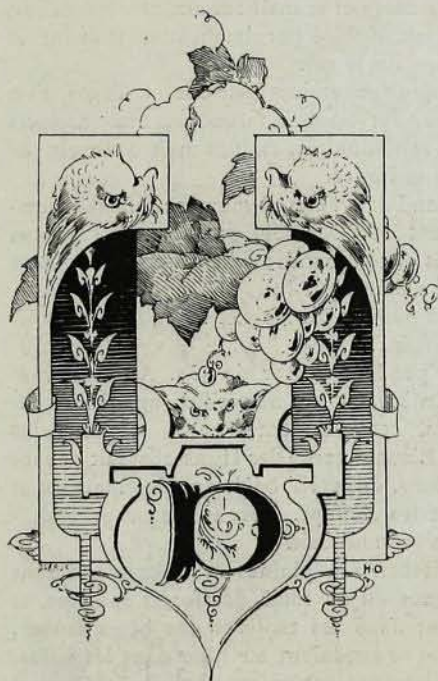


La Vierge de Nanterre

SUITE

III

BARBARES



Les guerres continuelles ravagent la Gaule.

A chaque instant une poussée formidable, irrésistible, jette sur les frontières des hordes de Germains.

Les Saxons et les Francs assaillent les conquêtes romaines ; ils pénètrent peu à peu dans les Gaules et, grâce à leur esprit d'entreprise et d'accord avec le gouvernement de l'empire d'Occident, ils se mêlent lentement aux peuples originaires.

Aux incursions franques succèdent les Suèves et les Vandales. Ceux-ci pénètrent en Gaule et, jusqu'en 476, ils désolent le pays par leurs guerres incessantes.

Après eux, les Visigoths attaquent l'empire romain.

Mais chaque fois nos glorieux ancêtres préparaient la défense avec ardeur et soutenaient la lutte avec courage.

Ils quittaient leurs habitations, isolées, éparses sur le bord des fleuves, à la lisière des forêts.

Les Gaulois ne vivaient point en agglomérations et, suivant l'expression de Tacite, ils ne pouvaient jamais habiter « des maisons jointes entre elles » ; les leurs étaient éparses, situées dans un champ, dans un bois ou près d'une fontaine. Chacun laissait un espace autour de la sienne, soit pour prévenir

les incendies, soit qu'ils ignorassent l'art de construire autrement.

Leurs forteresses (*oppida*) n'étaient point habitées en temps de paix. Ils étaient amoureux de la vie des champs, ne considérant l'*oppidum* que comme une enceinte protectrice en cas de guerre, un camp retranché.

L'influence romaine donna aux *oppida* un grand développement et ces forteresses devinrent des villes (*civitates*).

Elle les couvrit de monuments publics, d'autels, de thermes, d'aqueducs. En même temps, elle les fortifia en les entourant de murailles épaisses et de tours redoutables.

Et lorsque l'ennemi envahit leur sol, les Gaulois accourent dans ces enceintes. Ils y mettent à l'abri leurs riches troupeaux, leurs enfants, leurs femmes aux chlamydes rayées, aux soies de couleurs éclatantes, aux lourdes chaînes d'or.

Les guerriers, eux, couverts du casque empanaché, du couteau de silex, de la hache de guerre, repoussent les ennemis.

Mais voici venir d'autres envahisseurs plus redoutables que tous ceux qui les ont précédés :

Les hordes sauvages, dont le torrent se précipite vers les Gaules, ont écrasé, sous les pieds de leurs chevaux, les Hérules, les Marcomans, les Gépides, les Ostrogoths et les Suèves.

Le chef unique de cette nation farouche n'a pas craint d'attaquer les empereurs tout puissants.

Il s'est tourné vers l'Orient, il a pillé les contrées danubiennes et imposé à l'empereur Théodose II un tribut de deux mille livres d'or.

Il s'est tourné vers l'Occident et il a osé demander à l'empereur Valentinien la main de sa sœur Honoria. Sur son refus, il lance ses farouches soldats sur les Gaules ; il commence une fois de plus son œuvre de destruction.

Mais les fiers Gaulois vont se lever encore à leur approche. Ils vont apparaître dans la plaine, ces guerriers aux yeux étincelants, à la chevelure enflammée, aux puissantes moustaches.

Ils vont bondir comme des lions, ces nobles défenseurs du sol aux casques d'airain, aux panaches ondoyants. Ils brandiront leurs framées, ils agiteront leurs boucliers.

Leurs javelots siffleront dans l'air, leurs cuirasses s'entrechoqueront avec un bruit effrayant ; ils se précipiteront dans la mêlée et le cliquetis de leurs armes les encouragera comme une musique entraînant. Sous leurs lances, les ennemis hurleront de douleur et bientôt des cris de triomphe annonceront aux femmes réfugiées dans l'*oppidum* la victoire des Gaulois.

Non ! Cette épopée est celle de leurs ancêtres. Les Gaulois n'iront pas au-devant de ces envahisseurs ; ils n'essayeront pas de défendre, pied à pied, le sol de leur patrie...

Ils fuient !...

Quel est donc ce peuple redoutable devant lequel les plus braves se dérobent sans combattre ?

C'est le peuple des Huns. Il porte avec lui la terreur.

Les Huns semailent partout la destruction et la ruine. Toujours errants dans les forêts, dans les montagnes ou par les plaines, ils étaient, dès leur plus jeune âge, habitués à toutes les privations et à toutes les fatigues. Ils ne construisaient ni demeures, ni cabanes ; une enceinte de murailles était pour eux un tombeau et ils ne reposaient jamais leurs têtes sous un toit.

Ils transportaient leurs troupeaux et leurs familles entassés dans de lourds chariots, — véritable ville roulante, — ils campaient pêle-mêle avec leurs chevaux et ils marchaient, à la voix de leur chef, ignorant où ils étaient nés, où ils allaient et d'où ils venaient.

Trapus, ramassés, la figure hideuse, sillonnée

de balafres, ils avaient pour montures des chevaux petits, laids mais infatigables comme eux. Ils étaient vêtus de peaux de bêtes et, pour toute nourriture, ils se contentaient de racines ou de viandes ramollies sous la selle.

Ils marchaient ; ils marchaient en avant comme un flot dévastateur que rien n'arrête et qui ne peut retourner en arrière. Ils passaient leur vie à cheval. C'était à cheval qu'ils mangeaient, qu'ils tenaient conseil, qu'ils combattaient ; et lorsque l'ombre de la nuit les envahissait, laissant flotter leurs rênes, c'était allongés, sur le cou de leur monture, qu'ils dormaient.

A l'heure du combat, ces terribles guerriers se précipitaient sans ordre, au gré de leurs différents capitaines ; ils s'abattaient sur leurs ennemis en poussant des cris déchirants. S'ils rencontraient une vive résistance, ils se dispersaient, mais pour revenir aussi vite et, d'un élan rapide, enfoncer, renverser tout obstacle. De loin, ils attaquaient leurs adversaires en lançant, avec une adresse prodigieuse, leurs flèches armées d'os pointus ; de près, ils combattaient avec l'épée et, tandis que leur ennemi se défendait, ils l'enveloppaient adroitement d'un filet ; et le malheureux, arraché de son coursier, était déchiré par lambeaux, traînant et rebondissant sur le sol.

Ces barbares vénéraient leur chef à l'égal d'un dieu. Attila, cet homme farouche, aux instincts brutaux et sanguinaires, était le maître absolu de ces hordes sauvages.

Il commandait à vingt royaumes ; il faisait trembler l'Orient et l'Occident, et ceux qui étaient accoutumés à commander à l'Europe et à l'Asie avaient été vaincus par lui.

Qui donc pouvait lui résister ?

Il fallait fuir...

...C'était pendant l'hiver de 451. Attila s'avancait vers Lutèce, et les nouvelles, apportées par les fuyards, remplissaient d'effroi le cœur des Parisiens. L'avant-garde des Huns chassait devant elle les colons, dont ils brûlaient les maisons et dévastaient les champs. Devant cet orage menaçant, tout s'évanouissait.

Les habitants des plaines se réfugiaient dans les montagnes ou au fond des forêts épaisses, et se cachaient dans les tanières des bêtes fauves. Les paysans se rendaient en hâte dans les villes, mais ils n'y trouvaient point un abri sûr. Chacun rassemblait son or, ses bijoux et cherchait le lieu le moins menacé.

Or, pendant que tous ont les yeux éperdument fixés sur l'horizon, une jeune vierge invoque le Seigneur.

Elle sait que son Dieu est le Dieu tout puissant ; elle sait qu'il règle à son gré le cours des événements et les actes des hommes, et que pas un cheveu de leur tête ne tombe s'il ne l'a permis ; aussi Geneviève l'implore-t-elle ; elle offre au Ciel ses mortifications et ses jeûnes. Nuit et jour, elle

supplie le Seigneur d'épargner sa ville ; elle couche sur la terre nue, elle ne se nourrit que de pain d'orge et d'eau.

Geneviève ne doute pas que cette calamité ne soit une punition céleste et, pour l'écarter, elle offre à Dieu ses macérations et ses larmes. Elle espère contre toute espérance et sa prière monte là-haut pleine de confiance.

Le Seigneur se laisse fléchir ; et c'est par la pieuse enfant qu'il sauvera la ville menacée.

Il répond aux appels de sa fidèle servante ; il récompense sa charité ardente par une douce vision.

Et des voix harmonieuses lui disent :

— Que le peuple se repente ! qu'il implore le Seigneur et il sera épargné. Va, dis-lui cette promesse. Tes prières ont arrêté la colère du Tout-Puissant. Va porter la parole de piété, de paix et de joie !

IV

A LUTÈCE

Un soleil triste se lève comme à regret sur Lutèce endormie ; un épais manteau de neige la couvre ; quelques points seuls font saillie. Sur la colline de Montmartre, les ruines des temples de Mars et de Mercure apparaissent comme les débris des âges antiques. Sur le penchant d'un coteau on aperçoit les thermes, dont la splendeur rivalise avec ceux de Caracalla. A l'extrémité orientale de l'île s'élève un autel à Jupiter ; près d'Arcueil, un aqueduc monumental barre le vallon.

Les Parisiens s'étaient levés de bonne heure ce matin là ; les nouvelles apportées du dehors devenaient plus inquiétantes ; il fallait fuir sans retard.

Les curiales et les consulaires proposent la résistance ; ils veulent relever les remparts et fortifier les tours. Les ponts de bois brûlés, tous les habitants ne seraient-ils pas, dans l'île, à l'abri des envahisseurs ? Et les deux bras profonds du fleuve, leurs bords inarécageux ne sont-ils pas une défense certaine ?

Hélas ! non. Les hommes d'armes se comptent : ils sont trop peu nombreux pour résister à tant d'ennemis !

Les magistrats songent à apaiser Attila par des présents : de l'or, des bijoux, des amphores d'hydromel ?... Non ! N'a-t-il pas dit lui-même : « Je ne pille pas, je détruis » ?

Ces magistrats n'ont qu'à monter sur la tour du milieu, à diriger leurs tristes regards vers le mont Lucotitius (actuellement montagne Sainte-Geneviève), ils verront au loin les troupeaux abandonnés qui courent pesamment, pris d'une frayeur instinctive, et qui annoncent le danger par de longs mugissements. Au delà, une fumée épaisse, envahissante, traversée par des flammes sinistres,

illumine le ciel d'un reflet sanglant et montre aux Parisiens l'inanité de leurs desseins.

Les prêtres, à leur tour, cherchent à retenir le peuple en ranimant sa piété.

Ils organisent des processions, mais ils sont seuls à prier : Attila ne se nomme-t-il pas « le fléau de Dieu » ?

Et les femmes aux cheveux blonds, tressés en nattes, parcourent les rues de la ville en pleurant ; les vieillards tremblants guident de leurs conseils les mariniers qui cherchent à pousser leurs barques au milieu des glaçons de la Seine.

Du Forum (situé sur l'emplacement actuel du Châtelet) partaient deux routes : l'une vers la Marne, l'autre vers Senlis. C'est là que le peuple, agité, se précipite ; c'est là qu'on entasse les richesses que l'on emportera : les sacs de blé, les vases en terre peinte, les armes, les tuniques brodées.

Les serviteurs chargent rapidement des mulets paresseux ; ils attellent les bœufs aux chariots.

Au milieu des gémissements des femmes, des cris des enfants, les vétérans, muets et pleins de terreur, pressent le départ.

Les lourds chariots s'ébranlent en faisant craquer la neige sous leur poids ; ils portent les riches familles des sénateurs et des magistrats. Derrière eux se presse la foule des esclaves.

Les corps de métiers viennent ensuite, conduits par leurs syndics.

Ils se précipitent avec tant de hâte que la route est trop étroite ; ils se répandent dans la plaine et dans les marais, car la terreur qui les pousse est immense...

... Tout à coup, à l'entrée de la route, devant cette marée humaine qui fuit, éperdue, se dresse une jeune femme. Sa démarche est noble, son regard inspiré.

Elle s'avance avec fermeté au devant de tous, et son visage respire une si mâle résolution que le peuple, affolé, s'arrête à sa vue.

Elle porte l'habit des vierges chrétiennes ; on la reconnaît : c'est Geneviève.

Elle parle :

— Mes frères bien-aimés, écoutez-moi ; je viens au nom du Seigneur !

Les cavaliers mettent pied à terre. Les esclaves se suspendent aux cornes des taureaux, et les chariots s'arrêtent :

— Au nom de Dieu, mes frères, je viens vous supplier de ne pas quitter votre ville. Priez le Seigneur, Attila se détournera de son chemin pour ne point attaquer Paris. Des voix divines me l'ont révélé. Prenez confiance, et retournez dans vos maisons.

Un cri de déception s'échappe de toutes les poitrines.

— Est-ce pour cela qu'elle nous arrête ? Nous sommes pressés de fuir...

— C'est une fausse prophétesse ! une sorcière !
— C'est une insensée !

Et les riches Romains frappent leurs esclaves qui pressent les bœufs.

Geneviève, alors, lève les yeux au ciel ; sa prière redouble de ferveur.

— Quoi ! vos demeures sont vides et vos maisons désertes ! Vous fuyez, comme si le bras du Dieu vengeur ne pouvait vous secourir en votre ville !... Adressez-vous au Seigneur, implorez-le, et, je vous l'affirme en son nom, Lutèce sera épargnée, tandis que les lieux où vous courez chercher un refuge seront renversés jusqu'à la dernière pierre...

Et cette foi ardente pénètre les cœurs. Une douce espérance ranime le courage de ceux qui croient en Dieu. Les incrédules mêmes sont subjugués par une affirmation aussi formelle.

Ceux qui, tout à l'heure, traitaient la jeune vierge d'insensée baisent le bas de ses vêtements.

Tous sont domptés et, à sa suite, reprennent le chemin de Paris.

Lorsqu'ils passent de nouveau sur le pont de bois, qui gémit, lorsqu'ils rentrent dans l'enceinte de la ville, toute leur angoisse première les ressaisit.

Mais il est trop tard maintenant pour fuir encore. Il faut fermer les portes de la ville. L'épaisse fumée rougeâtre qui trouble l'horizon s'avance et la terreur est à son comble.

Geneviève ranime ses concitoyens par sa piété et par sa foi. Elle les entraîne dans les églises et les exhorte à la prière.

Et pendant qu'à sa voix le calme renaît dans les âmes, quelques-uns se demandent :

— Quelle est donc la puissance qui inspire une telle force ?

C'est le Dieu des chrétiens.

CHARLES DE VITIS.

(La fin au prochain numéro.)



PETITES-FILLES ET GRANDS-PAPAS

*Petites filles, doux mystères,
Venez jouer au grand soleil
Auprès de nous ; c'est un réveil
Pour vos amis, vos vieux grands-pères.
Le long du sentier qui descend,
Vos corps légers, visions blanches,
Ne pourraient pas ployer les branches
Que vous effeuillez en passant.*

*Tourbillons que le couchant dore !
De vos jeux nous sommes exclus ;
Mais nos yeux ne vous verraient plus
Que nos cœurs vous suivraient encore.
Nous sommes un peu sourds... parfois,
Mais écoutons, sous les yeuses,
Ces cris d'oiseaux, trilles joyeuses,
Que vous égrenez dans les bois.*

*Puis, le soir, aux notes rythmées
Des airs que nous chantions jadis,
Vous transformez en paradis
Nos salons, gentilles almées !
De l'œil accompagnant vos pas,
Nous vous admirons à distance,
Et vous venez, après la danse,
Sauter au cou des grands-papas.*

*Aux vifs éclats de votre joie
Nous nous chauffons, vieillards frileux,
Et sourions à vos yeux bleus
Que le grand miroir nous renvoie.
Où, sans souci des lendemains,
Vous sautillez, petites reines,
Nous cueillons les gaités sereines
Que vous semez à pleines mains.*

*A l'aspect de vos doux visages
La scène change, et nous voyons
Vos grand' mamans, quand nous n'osions
Leur offrir nos humbles hommages.
Avons-nous vieilli ? Sommes-nous
Des gens attardés sur la route... ?
Ah ! nous avons rêvé, sans doute...
Nous allons danser avec vous !*

ÉLIE DUCOMMUN



TOUJOURS ET PARTOUT

SUITE

XX



L'ÉTÉ a passé, les jours dorés puis brumeux de l'automne lui ont succédé et Madeleine chante de nouveau, mais avec une profondeur plus douce à la fois et plus triste que jamais :

Le vent d'automne passe
Emportant à la fois
Les hommes dans l'espace,
Les feuilles dans les bois.

... Douce ? Oui, il y a de la douceur dans le souvenir de la tendresse qu'elle a sentie vibrer si fort et qu'elle désire et qu'elle espère tant retrouver un jour, mais triste aussi et triste surtout, car ce jour, quand viendra-t-il ? Voilà plus de trois mois que Pierre est parti et même pas un mot de lui !

Il lui a bien répété, elle sait bien qu'il n'a dû arriver qu'au commencement de septembre, qu'un paquebot n'est peut-être pas reparti tout de suite pour emporter sa lettre et la déposer à Marseille au bout de trente-cinq, quarante jours ! Mais c'est si long d'attendre et de ne voir rien venir et de se sentir si seule, alors que justement les autres, comme par un fait exprès, sont entourés et heureux !

Deux de ses meilleures amies se marient, l'une précisément à un officier. Elle a été à la cérémonie superbe de la Madeleine et a trouvé tout cela affreusement triste. Heureusement qu'après le lunch, les parents ont un peu pleuré, le jeune ménage partant pour sa garnison de Tarbes. Tarbes ! Aller s'enterrer si loin en province ! Ces larmes ont fait du bien à Madeleine, il n'y a donc pas qu'elle qui souffre. Mais le bonheur, oh ! le bonheur des autres ! Quand son amie lui a donné un petit bouton de fleur d'oranger, très petit, très petit, et l'a embrassée en riant :

— Tu sais : plus c'est petit, plus prompt est l'effet.

Plus prompt ! Madeleine a souri en rentrant ses larmes. Celui qu'elle n'a même pas le droit officiel

de considérer comme son fiancé est à peine arrivé dans l'Extrême-Orient, où il doit faire campagne avant de mettre encore six semaines pour lui revenir. Plus prompt ! C'est mal de lui dire cela. Est-ce qu'on ne sait pas qu'elle est vouée à l'isolement et à la tristesse pour... un an, au moins ; douze mois ! Recommencer douze fois ce long mois d'octobre ! Elle ne pourra jamais ! Et ensuite ? Oh ! ensuite !... si Pierre allait ne pas revenir !

Une crainte affreuse la saisit ; par moment, ce sont de vraies crises d'une angoisse qu'elle n'ose confier à personne. Sa mère ne lui parle jamais de Pierre, et sa pauvre grand'mère, son unique et toujours si complaisante confidente, va de plus en plus mal ; elle ne quitte presque plus son lit. Madeleine s'installe auprès d'elle pendant de longues après-midi grises et tristes, et cherche alors à ressusciter le passé, ces quelques dernières journées surtout qui les avaient si bien réunis, elle et Pierre. Souvent, voyant la pauvre femme trop abattue, elle n'a pas osé commencer, et c'est la bonne grand'mère alors qui étend sa main tremblante vers celles de Madeleine silencieuse et les caresse doucement :

— Eh bien, à quoi penses-tu comme cela, aujourd'hui ?

C'est ainsi qu'elles viennent de causer toutes deux, le lit en face de la cheminée où flambe un grand feu de bois, plein de craquements gais qui éclairent seuls toute la pièce. Six heures sonnent dans un long silence qui a succédé à la causerie et que coupe tout à coup la voix de Madeleine :

— Le courrier doit être arrivé ?

Voilà si longtemps qu'elle le guette !

On frappe et, sur le plateau d'argent que tend le domestique à M^{me} de Mallevall, se détache une large enveloppe jaune non affranchie, mais couverte d'inscriptions et de cachets postaux.

Madeleine a toutes les peines du monde à laisser le porteur s'éloigner avant de s'écrier : « C'est Pierre ! » et à laisser sa grand'mère lui dire : « Prends-moi cela, ma petite », avant de saisir l'enveloppe et de l'ouvrir avec une rapidité qu'entravent ses précautions infinies pour ne rien déchirer de la haute écriture droite qui la couvre.

— Je puis lire, grand'mère ? demande-t-elle après un petit regard déçu sur l'unique lettre

— Oh! chérie, si cela te fait tant de plaisir... Mais il vaudrait mieux que je pusse jeter les yeux dessus d'abord... Enfin, tant pis! lisons ensemble quand tu auras sonné pour la lampe.

La lumière, tamisée par le grand abat-jour rose, est posée sur le petit guéridon auprès de Mme de Mallevall, et Madeleine, penchée de l'autre côté, incline sa tête sur l'épaule de sa grand'mère, tenant avec elle le papier que ses yeux dévorent, et mêlant, aux larges boucles d'argent, ses mèches dorées. C'est une vision rosée, d'une douceur exquise, au centre de la haute pièce, dont les coins et les draperies se perdent dans l'ombre.

Phu-Taï-Binh.

« Madame,

« Si je n'avais pas craint d'abuser de la permission si bienveillante que vous avez daigné me donner de vous écrire, chaque étape de ma traversée eût reçu l'écho de mon souvenir si profondément rempli de respectueux dévouement pour vous, et, vous me permettez, n'est-ce pas, de vous le redire, si ardemment vibrant de l'image de Mlle Madeleine!

« Des lettres d'Alexandrie, Port-Saïd, Aden, Colombo, Singapour!... Je n'ai pas voulu que, me voyant abuser, vous pussiez vous repentir; et j'ai été fort contre moi-même!

« Mais que cela m'a coûté de garder pour moi tout seul tant de choses débordantes! J'en ai bien un peu rempli mes lettres à Kerhédren, et surtout certain cahier-journal auquel je dois les meilleures heures de ma traversée, puisque c'est lui qui recevait mes confidences et causait avec moi de mon rêve de bonheur. J'étais bien sur mer pour le caresser, ce rêve, et si les longues heures de la traversée m'ont semblé tristes, m'emportant si loin, elles ne m'en ont pas moins semblé empreintes d'une douceur infinie. Chacun des fugitifs instants de la présence tant aimée a revécu. Je me sentais comme dans un doux songe dont on craint le réveil.

« Le réveil a été le débarquement. En remettant le pied sur la terre ferme, en retrouvant mes semblables dans le frottement journalier d'une existence vraiment pas si différente de la nôtre que nous nous l'imaginons de loin, j'ai senti le vide immense qui s'est creusé en moi, et que comblera seul... un mot à mon retour.

« Si Mme d'Altemare avait bien voulu me dire un peu plus, me donner une promesse! je vous jure, madame, que, malgré mon exil, je serais heureux. Après chaque jour, je me dirais qu'un pas est fait vers le bonheur, au lieu de n'effacer chacun de ces jours que comme un pas fait dans le vague espoir. Tâchez, je vous en supplie, de me faire envoyer une réponse favorable à ma demande. Car je n'ai demandé que le droit de venir,

à mon retour, entendre la décision de Mlle d'Altemare; que mon sort ne dépende plus que d'elle; que j'aie le droit de la demander moi-même à elle-même! C'est tout ce que j'ambitionne!

« Pardon, madame, mais vous me lisez avec indulgence, comme vous avez bien voulu m'écouter si souvent. Et, devant vous parler de moi, je ne puis vous parler que de ce qui m'absorbe tout entier.

« J'ai cependant promis de vous dire ma vie au Tonkin, cette vie extérieure qui est tout en apparence pour ceux qui m'entourent, et qui n'arrive pourtant à distraire rien de moi, aucune parcelle de l'âme elle-même, qui reste toujours là où nous avons mis notre trésor.

« On ne m'a laissé que quelques jours à Hanoï, où j'ai mené la vie d'état-major, de bureau, organisée à peu près comme en France, sauf l'adjonction des pankas qu'ébranlent des boys pour nous fournir un peu d'air respirable.

« Nous vivons en pension; la nourriture, composée exclusivement de conserves, est néanmoins très bonne. L'art de ces boîtes de fer-blanc a vraiment atteint une perfection inouïe; on a de tout, absolument, sous cette forme; les plats les plus raffinés paraissent sur notre table, à Hanoï, du moins, car, ici, c'est un peu différent.

« Je suis détaché au poste de Phu-Taï-Binh, au milieu de rizières à perte de vue de tous côtés. C'est comme une mer frissonnante d'un ton vert-bleu tendre, que coupe seulement l'étincellement des arroyos sous le soleil. Nous sommes là une trentaine, installés dans ce qu'ils appellent des « payottes ». La mienne, avec ses bambous et ses nattes, ne manque pas de confortable. Mes photographies, une surtout que vous devinez, n'est-ce pas, madame? suffisent à meubler de bonnes choses, l'atmosphère que je respire, et à remplir ma solitude d'échos aimés. Car je suis seul, tout seul avec mes indigènes et deux gradés d'infanterie de marine. Si je devais séjourner longtemps au Tonkin, je crois que je m'attacherais à ces petits Annamites. On dirait des enfants ou des femmes minuscules déguisés en soldats, et se prenant, ma foi, très au sérieux. Ils ne sont ni beaux ni forts, mais très doux, très adroits, très intelligents.

« Je chasse beaucoup pour occuper mes trop longs loisirs, et je suis heureux de pouvoir partager mes victimes avec de braves Pères Jésuites, relativement voisins de mon poste, et bien précieux aussi dans mon exil. Leur Mission est au bord de la mer; en échange de mon gibier, ils m'envoient en abondance du poisson d'une fraîcheur extrême. Leur petite église est très gentille, très aimée des indigènes catholiques, dont il faut sans cesse entraver le fanatisme excessif, mêlé, je crois, d'un peu de zèle intéressé pour gagner les bonnes grâces des missionnaires; ils voudraient s'approcher des Sacrements tous les jours, et

prient avec une ferveur et des prosternations extraordinaires.

« Parmi les Pères, il y a un homme remarquable dont l'influence est inouïe dans le pays; c'est par lui que je me mets le mieux au courant de toutes choses; il a parcouru le Tonkin et l'Annam; ses récits me donnent envie de faire colonne, de voir ces sites merveilleux, et surtout de me trouver dans une action qui me permette d'ajouter le ruban rouge au peu que j'ai à offrir.

« Et puis, par moments, mon éloignement me pèse tant! Quand je pense que, sans ma misérable aventure, je pourrais être là-bas, près de vous, le plus heureux des hommes... et que je suis si loin... et si seul!

« Je me réveille quelquefois comme un fou, avec un désir désespéré de choses impossibles, et je saisis cette photographie, et je me sauve, au hasard, n'importe où! J'ai même reçu, une de ces dernières nuits, un coup de feu qui m'a atteint la main et a retardé ma lettre. J'avais oublié qu'il ne faut pas s'éloigner des postes, seul, la nuit surtout.

« Ne me croyez pas devenu fou furieux, je vous en prie, madame, quoique quelques-uns autour de moi aient déjà subi de vrais accès dus au soleil et à la fièvre. Non, grâce à Dieu, je résiste très bien à ces ennemis-là. Mais c'est d'un autre mal que je souffre, et j'en souffrirais plus que tous les autres, sans le divin remède de l'Espérance.

« Si j'ai des moments de révolte cruelle, j'ai aussi des heures d'incomparable espoir, et c'est la nuit aussi, la nuit surtout, que je suis bien pour en jouir, dans cette quiétude enivrante des nuits d'Orient.

« Jamais je n'avais vu le ciel si beau que depuis deux mois : c'est à perte de vue un fourmillement d'étoiles, sous lequel, ici comme en mer, rien n'arrête le regard. Cela me rappelle ma traversée, les longues et douces rêveries du pont. Tandis qu'il y a quelques semaines, à la baie d'Along, dans une vision plus féerique encore, le regard se heurtait de toutes parts à des piliers et à des arches magiques, formés par des monolithes géants, jetés comme au hasard le long de la côte, et loin de la mer.

« Oui, je vois des choses magnifiques et nouvelles, mais pardonnez-moi, madame, si je vous répète une dernière fois que cela n'efface, n'endort, ne calme même pas le désir unique de tout mon être. Je n'ose pas confier à un autre interprète l'écho que je voudrais tant en voir arriver jusqu'à Mlle Madeleine.

« Daignez me permettre, madame, de mettre à vos pieds, avec mes plus respectueux hommages, l'expression inaltérable de toute ma reconnaissance et de tout mon dévouement.

« PIERRE DE KERHÉDREN. »

« Depuis ce malheureux coup de feu de l'autre

nuit, nous n'avons pas un moment de repos; et il paraît que je vais faire partie d'une colonne considérable que l'on organise à Nam-Dinh. »

Combien de fois a-t-elle été lue et relue cette lettre? Madeleine la sait par cœur et s'en répète constamment quelques passages, surtout ceux où le jeune homme a laissé vibrer seul le cri de son cœur.

Mme de Mallevall lui a répondu tout de suite, avec bien de la peine, dès le lendemain matin, car, comme elle le dit si tristement: Qui sait, si elle attendait seulement un jour, le pourrait-elle encore?

Ses forces décroissent, en effet, avec une rapidité inouïe; il n'y a plus d'espoir de conjurer la crise redoutée au printemps, et tout ce que la pauvre femme possède encore d'énergie, elle l'emploie à plaider la cause de ce qui est pour elle, sans hésitation, le bonheur de sa petite-fille.

Le jour même qu'elle sent être le dernier, elle attire encore près d'elle Mme d'Altemare, et cherche à lui arracher une promesse: « Voyons, ma fille, donne-moi cette consolation suprême ».

Et celle-ci, au milieu de mille témoignages d'une habile tendresse, arrive à rassurer presque sa mère et à ne lui promettre rien. Voir Madeleine s'enterrer en province, à Tarbes, peut-être comme son amie, et sans le sou! Plus elle y pense, plus elle se rapproche de Céral: hôtel à Paris, terre en Bourgogne...

Non, Madeleine n'épousera pas Kerhédren, la pauvreté et l'éloignement, quand elle a sous la main toutes les chances de bonheur à lui donner. Sa pauvre mère finit par en rabâcher un peu de ce charmant Breton! Ce sont ses idées qui s'embrouillent sans doute et s'affaiblissent. Il faut la laisser dire, et ne pas troubler ses dernières heures, pauvre chère femme!

Mme d'Altemare ne s'éloigne plus d'elle, la veillant la nuit comme le jour: le devoir d'une fille est-il douteux devant une mère mourante? Elle ne cède la place à personne, pas même à Madeleine, qui sent la mort lui remplir le cœur, quand, du grand lit silencieux, ne s'élève même plus un souffle.

C'est fini! Le dernier regard et la dernière bénédiction de la sainte vieille femme ont été pour sa petite Madeleine. Et, huit jours après, le cha-teau se ferme, abandonné par tous pour le pays du soleil.

XXI

C'est Cannes que Mme d'Altemare a choisi, cette fois, comme plus calme que Nice, dont les plaisirs et la vie mondaine seraient incompatibles avec son grand deuil. Elle a loué une villa tout au bout de la Croisette, avec cette incomparable vue de la mer si bleue, la vieille ville chaudement éclairée

et haut perchée, en amphithéâtre, sur le promontoire qui s'avance en éperon entre son golfe et celui de la Napoule; enfin, comme fond, l'Esterel aux sommets dentelés sur l'azur profondément limpide ou sur la pourpre embrasée des couchants.

Tout le confort et toute l'élégance parisienne règnent dans l'aménagement intérieur. Autour de la villa, d'éclatants massifs de fleurs, des mimosas et des palmiers qui forment un jardin en arrière.

La chambre de Madeleine donne sur la mer; les premiers temps, elle ne la quitte presque pas, son âme débordant d'un isolement et d'une tristesse infinie. Avec sa grand'mère, tout lui manque à la fois, et son cœur, n'épanchant rien de la douleur et de l'amertume qui le gonflent, lui semble parfois au moment de se briser avec sa vie. Sa santé menace de s'altérer; le médecin ordonne de la distraire à tout prix.

Quelles distractions? Voyager? Elle refuse toutes les offres de ce genre que lui réitère M^{me} d'Altemare et s'abandonne mollement au spleen. Elle a mis de côté ses ouvrages, comme son chant, comme son piano, comme ses lectures... N'est-ce pas l'ennui bientôt qui la ronge plus encore que la douleur?

Un jour, en rentrant avec sa mère de leur quotidienne promenade en voiture, elle trouve une carte qui lui donne un mouvement de joie: son amie Renée, qui revient de son voyage de noces et qui s'arrête à Cannes trois ou quatre jours pour la voir.

— Allons la chercher, maman; hôtel Beaurivage, nous y serons dans vingt minutes et ce sera bon de marcher un peu.

Le jeune ménage vient dîner à la villa; et pendant que M^{me} d'Altemare cause avec ces messieurs, qui fument sur la terrasse, les deux amies reprennent la conversation commencée dans l'après-midi.

La jeune femme, toute exubérante, toute fière de l'importance nouvelle qu'elle sent avoir aux yeux de son amie comme aux siens propres, ne tarit pas dans ses récits: son voyage, la tournée de famille, les réceptions... son bonheur.

— Il est si gentil, Marcel; tu n'as pas idée comme nous nous entendons bien. Il m'adore, vois-tu!

Puis, tout à coup, avec un air de protection:

— Mais parlons de toi, pauvre chérie! Ainsi, tu es bien triste? Je sais que tu aimais tout particulièrement ta grand'mère; mais, d'après ce que tu me disais, sa mort n'est pas ton seul motif de chagrin. C'est vrai que tu es toute changée. Il faut te marier, crois-moi. Pourquoi ne veut-on pas te donner celui que tu aimes. Es-tu sûre d'abord que tu l'aimes? Moi, je m'étais monté la tête; pendant toute une saison de Concours hippique, je me suis imaginée adorer un artilleur. Tu le connais: le beau Kerhédren... Ah! mon Dieu, qu'est-ce que tu as? C'est lui que... Mais ne sois pas jalouse; je

te dis que je me suis imaginée l'adorer et ce n'était pas vrai du tout. Et, en tous cas, lui ne faisait pas plus attention à moi qu'à une chaise. J'écrivais un journal! Nous en avons bien ri avec Marcel, pour qui je n'ai jamais rien écrit, par exemple! Je l'ai épousé comme cela parce que j'avais envie de me marier et que je le trouvais gentil. Maintenant, je te le répète, nous nous adorons! Quelle tête à passions que ton Kerhédren! Sa route est jonchée de victimes; encore ce duel qui l'a envoyé au Tonkin... Mais je te fais peut-être de la peine en te reparlant de toutes ces choses?

Non, cela fait au contraire beaucoup de bien à Madeleine de voir soulever quelque chose du poids qui lui étire le cœur. Rien qu'entendre le nom de Pierre lui semble doux; rien que pouvoir le prononcer tout haut, autrement que pour elle-même, la soulage. Quand son amie l'embrasse en s'éloignant, elle se sent si apaisée qu'elle se croit presque gaie.

— A demain!

— Oh! oui, à demain. Quel bonheur!

Ces trois ou quatre jours changent tout à fait Madeleine de ses habitudes précédentes: la morne promenade dans le landau, qui s'arrête à proximité de la musique, le lundi, du Cercle nautique, et le mercredi du square Brougham; ces silencieuses stations entre le soleil, qui baigne tout de ses rayons brillants, et la mer bleue, dont le battement régulier, là, tout proche, couvre parfois le son de l'orchestre.

Un pique-nique a été organisé à la Croix-des-Gardes, un autre à Vallauris, un autre au cap d'Antibes; et on rit, et on chante, tandis que sautent les bouchons de champagne.

Le jeune ménage a trouvé tout de suite de joyeuses recrues.

— Devine qui vient en plus demain aux Iles avec nous? dit Renée à Madeleine. Paul de Céral, arrivé tout à l'heure, éreinté de son voyage. Tant pis, il viendra!

— Alors, c'est moi qui n'irai pas! N'insiste pas, je t'en prie; tu vois que je me laisse faire et que je vous suis partout, mais avec lui, vrai, ce me serait trop pénible!

— Pauvre garçon! C'est pour toi qu'il venait! Voyons, ma petite Madeleine, qu'est-ce que cela te fait?

— Maman m'offrira une scène si je ne me consume pas en frais avec lui. Je suis sûre que sa présence ici est machinée. Je me sentais déjà tellement mieux depuis que vous êtes ici! Pourquoi faut-il que vous partiez et qu'il arrive?

— Je te trouve sévère; c'est un excellent garçon, pas très remuant, mais très sérieux, très distingué et très épris de toi, paraît-il. Voyons, Mad, ne fais pas rater notre partie. Quand il te ferait un peu la cour, le beau malheur! Cela te distrairait, et je suis bien sûre que ta mère n'a pas la moindre envie de te saturer d'observations. Si tu vois qu'il

t'ennuie par trop, je t'en débarrasserai, je te le promets ; je me charge de l'accaparer.

Le rendez-vous finit par être pour le lendemain, au bateau de dix heures. Marcel et Renée y sont les premiers, puis une bande russo-américaine de leurs amis, les Altemare, enfin Céral, qui arrive en voiture, tout pâle et tout ému. Il va droit du côté de Madeleine, qui se dissimule et s'éloigne pendant la bienvenue affectueuse que souhaitent ses parents au jeune homme. De groupe en groupe il finit par ne la rejoindre que dans le brouhaha de la descente du plus grand nombre des passagers à Sainte-Marguerite.

Assise sur un pliant, très près de l'avant, elle est accoudée sur le bord et semble absorbée tout entière par l'admirable vue qui se déploie devant elle :

Cannes et sa baie lumineuse encadrée, à gauche, par l'Esterel, que dominant, à mesure qu'on s'éloigne, les silhouettes blanchies des montagnes de Grasse, hardiment coupées par la brèche bleue du Saut-du-Loup ; à droite, par la grande chaîne des glaciers des Alpes, au-dessus du golfe Juan et du cap d'Antibes.

Cette mer, ce ciel, cette neige, cette verdure dans la splendeur de cette lumière matinale, c'est vraiment irrésistible, hymne de vie joyeuse, exubérante, à laquelle l'âme sort d'elle-même, malgré elle, pour s'associer et chanter aussi.

Céral est là ; il s'incline.

— Que c'est beau, n'est-ce pas, mademoiselle ? Je trouble votre contemplation ; mais j'ai en vain cherché jusqu'ici à vous présenter mes hommages.

Elle s'était promis de lui répondre à peine, de ne même pas lui donner la main ; elle croyait que sa voix seule lui ferait horreur. Mais qu'est-ce qui peut faire horreur dans cette radieuse matinée ? Un *shake hand* est échangé, et ils causent jusqu'au moment où le *Cannois*, virant de bord, longe les pins de Saint-Honorat et vient toucher le sol même de la forêt.

Tout le monde descend, et la petite colonie, armée de ses paniers, va chercher une place favorable au pique-nique. Elles abondent au milieu de ces arbres et de ces rochers, avec une vue idéale de tous les côtés, soit qu'on se décide pour Cannes et l'Esterel, Antibes et les glaciers ; soit qu'on prenne pour premier plan le massif vert de Sainte-Marguerite ou les gigantesques ruines lumineuses du guerrier donjon de Saint-Honorat ; soit que, s'avancant à la pointe, on veuille voir exclusivement ce qu'on voit forcément avec tout le reste : l'immensité bleue sans une ride, sans une ombre, sans une limite.

Le déjeuner s'est passé très gaiement, comme toujours ; on a fait honneur à tous les paniers et ri beaucoup en envoyant les bouteilles vides flotter dans la mer, qui clapote contre le rocher même qui sert de table et de sièges.

Devant l'ardeur du soleil on a reculé sous les pins. Madeleine écoute avec intérêt Céral, qui lui raconte un article très détaillé lu par lui sur le Tonkin. Il sait vraiment beaucoup de choses, pour parler si bien de ce pays loin, bien loin où est Pierre...

A ce moment, le regard de Renée tombe sur son amie ; elle se rappelle que Céral s'est déjà beaucoup occupé d'elle pendant le déjeuner et qu'elle lui a promis, la veille, d'intervenir pour l'en délivrer.

— Monsieur de Céral, venez donc près de moi un instant.

Il se retourne pour voir qui l'appelle, et se levant aussitôt :

— Je vais vous débarrasser, mademoiselle, de mes histoires de Chinois.

Et il s'éloigne avec regret. Avec regret, comme le voit partir Madeleine !

Elle se rapproche du reste de la jeunesse. Les deux petits Russes sont en flirt réglé avec les deux Américaines. On s'ébranle pour circuler dans l'île, en faisant à chaque instant des reconnaissances sur les chapelets de rochers qui s'avancent dans la mer. On glisse, on se rattrape, on saute, c'est très amusant. Rien n'arrête ces deux joyeuses étrangères. *Go ahead !* Elles sont toujours en avant de tous.

Le regard de Madeleine s'arrête tout à coup sur elles, que viennent de rejoindre leurs deux compagnons ; puis sur le jeune ménage, arrêté tout seul ; puis sur le groupe des parents, là-bas ; puis sur elle, dont ne s'occupe personne.

— Mademoiselle, il y a là un pas un peu difficile ; voulez-vous me permettre de vous offrir la main ? Déjà, tout à l'heure, vous avez manqué vous mouiller ; heureusement c'est votre ombrelle toute seule qui a pris le bain. Avec le soleil, elle sera bien vite sèche ; je l'ai ouverte là-bas, c'est déjà fait à moitié.

— Oh ! pardon, monsieur ! Et je ne vous ai même pas dit merci ! Mais je ne vous avais pas vu. Vous étiez près de moi ?

— Je me suis senti si indiscret ce matin, sur le bateau, que, pour rien au monde, je n'aurais voulu recommencer. Cependant, quand vous m'avez paru embarrassée sur ce rocher... Mais nous voici revenus sur la terre ferme. Il ne me reste qu'à vous rapporter votre ombrelle et à m'excuser de nouveau. Je suis une si triste compagnie !

Madeleine le laissa s'éloigner ; puis, saisie de remords, elle le rappela. Pauvre garçon ! si triste, c'est vrai, si pâle, mais bon... Il doit être bon. Pierre, qui n'aimait pas à le voir, pourtant, le croyait bon.

La société se rassemble pour monter au donjon, pour aller graver des chiffres plus ou moins symboliques sur l'arche isolée qui se dresse après le cloître, au milieu des pins, et pour reprendre le

bateau qui rentre à Cannes avant le coucher du soleil.

XXII

Le départ des jeunes mariés a fait un grand vide pour Madeleine; cependant, l'élan qui a été donné est gardé, et les rendez-vous continuent chaque jour entre le groupe russo-américain, les Altemare et Céral. Les parents de Madeleine ont, à plusieurs reprises, essayé de reprendre devant elle l'apologie du jeune homme; elle a toujours fait la sourde oreille, et un jour que sa mère insiste en la prenant directement à parti :

— Je vous assure, répond-elle avec une fermeté inaccoutumée, que, si je devais voir dans M. de Céral autre chose qu'un partner comme tel ou tel, n'importe quel autre de ces messieurs qui nous accompagnent, je vous demanderais immédiatement la permission de n'être plus d'aucune de vos parties ni de vos réunions. Laissez-moi vivre en ermite, en solitaire, en condamnée, tout, plutôt que cela!

On s'est tu, et rien n'a été modifié, et la suite naturelle des choses fait que Madeleine voit Céral beaucoup plus que « tel ou tel, n'importe quel autre de ces messieurs ». Elle lui devrait un fameux cierge, en tous cas, puisque c'est lui qui l'a décidée à se remettre à son chant. Elle se retrouve, avec plaisir et intérêt, occupée, étudiant, et se demande comment c'est dans l'oisiveté qu'elle avait pu chercher des consolations.

Pierre aimait tant à l'entendre chanter, et elle lui avait tant promis de continuer, en pensant à lui, à chanter ce qu'il aimait le plus! Elle les garde pour le huis clos, ces choses-là, par exemple. Et, quoi qu'on lui en réclame, Céral surtout, qui est toujours là, ayant la mauvaise habitude de dédaigner le fumoir, elle est décidée à ne pas céder. D'ailleurs, elle doit reconnaître qu'il est discret. Savait-il d'avance? A-t-il compris ou deviné quelque chose? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'insiste plus, plus même, plus surtout pour les airs favoris qu'il avait demandés d'abord en souvenir de Mont-Evron.

On est beaucoup arrivé à Cannes depuis le commencement de janvier. Impossible de reconnaître la solitaire Croisette d'automne dans cette fourmilière élégante épandue sous le soleil matinal. De dix heures à midi, c'est une allée et venue

incessante de groupes animés. On se rencontre, on s'arrête, on reprend une marche lente de causerie, cent fois interrompue, dans les 500 mètres qui limitent la zone *chic* de cette exhibition du matin. Les toilettes claires, les ombrelles criardes, les canotiers aux rubans multicolores pointent le fond bleu de notes étrangement aveuglantes. Avec les senteurs capiteuses que lance le marché aux fleurs, chargé des mimosas nouveaux, on rentre ébloui, fasciné, comme enivré.

Madeleine subit une vraie crise de résurrection; son être tout entier se révolte contre la tristesse, et entre en lutte avec sa volonté pour prendre place aussi à cette grande fête de vie. Plus de solitude, plus de rêverie, plus de recueillement! Voir, parler, remuer, rire, chanter, jouer, vivre!

C'est elle maintenant qui secoue Céral.

— Quel air lugubre vous avez encore!

Il finit un jour par lui avouer qu'il s'ennuie dès qu'il n'est plus à la villa des Palmiers. Le Midi, comme Paris, comme la campagne, l'ennuie; la vie d'hôtel l'ennuie; la solitude l'ennuie; la vie de garçon l'ennuie! Madeleine le plaint beaucoup, et ne dit rien quand sa mère l'attire encore davantage.

C'est comme s'il faisait partie de la famille; on le garde constamment à déjeuner ou à diner, et, inconsciemment, Madeleine, comme les autres, le regrette quand il n'est pas là. Il la comble de prévenantes attentions, il admire tout ce qu'elle dit, s'intéresse à tout ce qu'elle fait. Et puis, l'habitude!...

Aussi quel vide se prépare quand il vient annoncer que des affaires le rappellent à Paris: le règlement de l'importante succession ouverte récemment par la mort du grand-père qui l'avait élevé et qui le laisse seul héritier. A quoi bon encore tout cela? Quelles jouissances pourra lui apporter cet accroissement de fortune? Accroissement d'ennuis! rien de plus, sans doute.

— Mariez-vous! lui dit Madeleine.

Il ne lui répond que par un regard navré.

— Tâchez de nous revenir bien vite, s'empresse d'ajouter Mme d'Altemare.

Et, hochant la tête d'un air découragé, le jeune homme s'éloigne lentement.

— C'est étonnant ce que Paul de Céral nous manque, répètent M. et Mme d'Altemare le soir, le lendemain, et tous les jours.

JEAN-MARIE.

(La suite au prochain numéro.)





CHEMIN MONTANT

SUITE



Le coup était porté, Vernède sentit qu'il devait, maintenant, aller jusqu'au bout, sans faux ménagements :

— Il ne veut pas s'arrêter à y songer, François, mais il le désire... et c'est ce désir, sans cesse réprimé, qui achève le désordre lamentable dans lequel il se perd. Lui-même me l'a dit, et vous avez entendu une partie de ses paroles : « Je sens, je sais que ce serait là l'unique remède pour moi. La réalisation de ce rêve

de repos et de consolation pourrait seule me sauver ; mais je ne veux pas sacrifier mes enfants, je ne voudrais le voir s'accomplir que de leur plein gré... » C'est alors qu'il a ajouté : « François ne me le pardonnerait jamais... »

Mais François ne semblait plus écouter ; elle était devenue mortellement pâle et, lâchant le bras de son compagnon, elle alla s'asseoir sur le talus qui bordait le chemin.

Raoul Vernède resta debout devant elle, silencieux, lui aussi, car l'émotion de la jeune fille était si profonde qu'il n'osait la troubler par aucune parole.

Enfin, il fit un effort :

— François, mon enfant, essaya-t-il.

Elle releva les yeux sur lui et, de pâle, devenant pourpre :

— Mon père vouloir se remarier !... Faire une telle injure à la mémoire de ma mère !... Mais ce serait affreux, cela ne se peut pas ! exclama-t-elle avec une violence contenue qui n'en était que plus émouvante. Ma mère, ma pauvre sainte mère !... Mais c'est hier qu'elle nous a quittés !... Quatre ans, qu'est-ce que cela !... Oh ! non, non, ce n'est pas possible !...

— François, dit Vernède ému, mais d'un ton de reproche, le chagrin vous rend injuste ; votre père a toujours eu et conserve le plus profond respect pour la mémoire de votre mère.

— Oui ! s'écria la jeune fille, sans le laisser achever, et avec un rire amer et nerveux ; pourtant il veut chasser de chez lui jusqu'à son souvenir, la chasser elle-même ! Pour nous, n'a-t-elle pas toujours été là ?... Ne vous rappelez-vous pas ce qu'elle disait souvent, dans le pressentiment, sans doute, du mal qui devait l'enlever si tôt ? Elle disait : « Même si Dieu n'avait pas promis une autre vie à tous les hommes, il en aurait accordé une aux mères, afin qu'elles puissent toujours veiller sur leurs enfants... » Elle disait cela, et il faudra que nous, ses enfants, nous supportions de voir une étrangère prendre sa place dans la maison, auprès de notre père... Oh ! non, cela ne sera jamais !...

— Vous ne m'avez pas écouté, François ; votre père a si bien compris tout ce qu'il y aurait là de pénible pour vous qu'il m'a répété plusieurs fois : « Seulement du plein gré de mes enfants, pas autrement ! »

— De mon plein gré ! Je quitterais la maison plutôt !... Je m'en irais, emportant au moins, moi, son souvenir intact, sans que personne l'ait profané... Car ce serait une profanation !...

— François ! François ! je vous en conjure, ne vous laissez pas emporter à prononcer des mots que vous regretterez plus tard.

— Je ne regretterai rien !... Et vous avez cru que, pour une misérable question d'argent, j'accepterais une telle chose. Ah ! j'aimerais mieux gagner mon pain et le sien, par n'importe quel travail, que de voir mon père s'abaisser ainsi et détruire la vénération que j'ai eue pour lui comme pour ma mère ! Ma mère qui l'aimait tant ! Et lui, pourtant, lui aussi... C'est donc ainsi qu'on aime ici-bas !

Et de grosses larmes coulaient sur son visage pâle et contracté, tandis que ses petites mains brunes s'étreignaient l'une l'autre avec angoisse.

— Ma pauvre enfant chérie, dit Vernède, presque aussi bouleversé, et s'asseyant auprès d'elle sur le tertre, vous prenez tout ceci avec la passion et la violence de la jeunesse ; vous vous meurtrisiez, vous vous torturez, parce que vous ne pouvez pas comprendre ce que la vie ne vous a pas encore appris... Ecoutez-moi, je vous en supplie...

Mais il vit François devenir encore plus pâle et

porter la main à son cœur; il se releva épou-
vanté :

— Vous sentez-vous mal, Françoise? Que vous faut-il? Un peu d'eau?

— Oui, de l'eau... murmura-t-elle en passant la main sur son front, car il lui semblait qu'elle s'en allait tout à fait.

Vernède courut vers le chalet-restaurant où ils avaient laissé leurs chevaux et dont ils s'étaient peu éloignés. Il reparut bientôt, rapportant lui-même un verre d'eau.

La défaillance momentanée de Françoise, suite de tant d'émotions après les fatigues des jours précédents, était déjà presque dissipée. Elle tendit une main un peu tremblante, pour prendre le verre que lui offrait Vernède, et le porta à ses lèvres.

Elle en avait bu à peine quelques gorgées quand il la vit s'arrêter, les yeux dilatés et fixés derrière lui, sur le sentier.

Il se retourna.

Une femme encore jeune, élégante, fort belle, et d'une très grande distinction, s'avancait vers eux d'un pas hâtif, le sourire aux lèvres.

— Mme du Breuil! exclama-t-il à mi-voix, reportant avec inquiétude ses yeux sur Françoise.

La jeune fille, sans prononcer une parole, suivait les mouvements de la nouvelle venue, mais avec un regard d'une dureté et d'une fixité que Vernède ne lui avait jamais vu et dont il resta saisi.

— Je vous avais devinés, s'écria Mme du Breuil de loin; j'avais reconnu vos chevaux, et je vous cherchais quand j'ai aperçu M. Vernède se précipiter par ici, un verre à la main. Mais que vous êtes pâle, Françoise! Etes-vous malade, chère enfant?

Elle était maintenant tout près d'eux. Françoise, sans lui répondre, remit le verre d'eau entre les mains de Vernède. Celui-ci tordait sa moustache et observait les deux femmes avec une perplexité qui touchait à l'angoisse. Se rappelant tout à coup que le nom de Mme du Breuil n'avait pas été prononcé entre Françoise et lui, il respira plus librement.

— Je crois que ce n'est qu'un léger étourdissement, dont Françoise va se remettre très vite... Cette longue course à cheval et le grand air... expliqua-t-il.

— Mais elle n'a pas l'air du tout de s'en remettre si vite que cela! interrompit Mme du Breuil. Ecoutez, chère petite, ma voiture est là; je reviens de Beauté, où j'ai été voir une amie; je vais vous prendre avec moi et vous reconduire chez vous. M. Vernède trouvera bien quelqu'un pour ramener votre cheval. Est-ce entendu?

— Je vous remercie, madame, prononça Françoise d'une voix altérée et d'un ton glacial, je me sens bien, maintenant, et je préfère retourner à cheval.

— Mais c'est une imprudence que nous ne pouvons pas vous laisser commettre, M. Vernède et moi, répondit Mme du Breuil avec insistance; pourquoi ne pas accepter la place que je vous offre de grand cœur auprès de moi? Allons, venez, la porte de mon landau est ouverte, pour vous, toute grande.

— Je vous remercie, madame, répéta encore Françoise, cette fois d'un ton dur et bref, un éclair d'indignation et de colère passant dans ses prunelles; n'insistez pas davantage! Je voudrais que vous comprissiez désormais que vos prévenances sont inutiles. Je sais dans quel but vous me les prodiguez, et je tiens à vous dire que si la porte de votre landau m'est ouverte toute grande, ce n'est pas une raison pour que celle de la maison de mon père vous soit jamais ouverte de bon cœur par ses enfants.

— Françoise! s'écria Raoul Vernède.

Mme du Breuil, d'un geste, lui coupa la parole. Elle avait pâli à son tour; mais redressée, avec un grand calme et beaucoup de dignité, elle regardait tristement la jeune fille encore toute frémissante de l'effort qu'elle avait fait pour ne pas prononcer avec plus de violence ces mots blessants.

— Françoise, dit enfin Mme du Breuil gravement, les explications sont superflues entre nous; je comprends ce que sous-entendent vos paroles. Si vous avez prêté un but intéressé à l'affection que je vous témoignais, vous avez eu tort; mais je vous répondrai, de plus, que mon attachement pour votre père est trop profond et trop dévoué pour que j'accepte, entre lui et moi, un rapprochement qui l'éloignerait de ses enfants. Vous m'avez éclairée là-dessus, ne craignez donc plus rien de moi.

Lentement, elle se détourna et remonta le sentier.

Raoul Vernède et Françoise restèrent immobiles, sans parler, jusqu'à ce qu'elle eut disparu. La tête inclinée, dans une attitude indécise, où le respect le disputait à la révolte, Françoise l'avait regardée s'éloigner; brusquement, alors, elle quitta le terre et, évitant de tourner les yeux vers son compagnon :

— Est-ce que nous pourrions avoir les chevaux? Je voudrais retourner...

Sur la réponse affirmative de Vernède, elle prit les devants et se dirigea rapidement vers le chalet. Il la suivit, silencieux, sentant que toute parole aurait été inutile en ce moment.

Quand ils eurent atteint l'endroit solitaire et monotone, le long des rives de la Seine, où ils avaient échangé quelques réflexions durant leur premier trajet, Françoise tourna enfin la tête du côté de son compagnon et lui adressa un regard si désolé, découragé et douloureux, que celui-ci, d'un mouvement instinctif de protection, se rapprocha d'elle.

— Ma pauvre chère enfant, fit-il, et tout ce qu'il

cherchait à mettre de reproche dans sa voix se fondit en une note émue et affectueuse, je sens ce que vous souffrez et je vous plains du plus profond de mon cœur; mais je ne puis vous dire que vous ayez bien agi. J'espère que vous n'aurez pas trop à vous le reprocher.

— Je n'ai pas agi avec correction suivant, les règles mondaines, prononça la jeune fille durement, mais cela m'importe peu!... Je déteste le monde! et il y a des circonstances où je trouve lâche et hypocrite de s'embarrasser de ses règles... Je n'aurais pas parlé comme je l'ai fait, du reste, si on n'avait pas essayé de me tromper; on a voulu me rendre l'obligée de M^{me} du Breuil, me mettre sous sa coupe... C'est elle qui espérait, sans doute, arriver ainsi plus vite à s'imposer à nous... C'est elle qui a poussé mon père à me conduire dans le monde, s'imaginant probablement que, comme tant d'autres, je n'aurais plus en tête que le bal et le mariage, et que l'on serait bientôt débarrassé de moi! C'est elle!...

— Non, interrompit Vernède avec calme; ce n'est pas elle qui a fait tout cela, c'est moi.

— Vous, ami!

— Oui, c'est moi qui ai donné ce conseil à votre père; je voulais essayer de vous faire mieux connaître la vie pour vous rendre capable de la mieux juger... Puis, comme je rends justice au mérite et aux grandes qualités de M^{me} du Breuil, j'espérais qu'en la voyant davantage, et d'une façon plus intime, vous arriveriez, vous aussi, à l'apprécier pleinement et à comprendre, peut-être, les sentiments de votre père...

— Non, non! cela, je ne le comprendrai jamais!

— Je crois pourtant, Françoise, et je dois vous le dire, même au risque d'être trouvé par vous injuste et cruel, que votre devoir serait d'essayer de comprendre.

— Non! répéta Françoise, je ne peux pas envisager mon devoir ainsi, je ne le peux pas!

Brusquement elle fit prendre le trot à son cheval et conserva cette allure jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les rues bruyantes où toute tentative de conversation devenait impraticable.

Le soir, Françoise ne parut pas au dîner; Rosée prit gaiement sa place:

— Il paraît que le remède contre la migraine n'a pas réussi du tout: depuis son retour, Françoise est assise dans un fauteuil, le nez contre le mur, et ne veut pas bouger; nous pourrions féliciter M. Vernède, demain! En attendant, je préside, et vous allez voir avec quelle dignité! Papa et vous, Mademoiselle, vous en resterez pétrifiés! Raymond, tâchez de faire moins de bêtises que d'habitude; je ne veux pas rire!

X

Malgré l'éclat joyeux des premiers soleils, dont les rayons triomphants semblaient s'infiltrer par-

tout, les jours suivants furent, pour Françoise, des jours noirs.

Elle se perdait, se noyait dans les réflexions les plus désolantes, sentant toujours, avec l'aiguillon du premier instant, l'amertume d'une cruelle désillusion, un chagrin intense, une indignation pleine de révolte qui creusaient, entre elle et son père, un abîme toujours plus profond.

Elle était si visiblement souffrante qu'elle put avec facilité se dégager des obligations mondaines contractées précédemment. Sans insistance, sans tenter d'observations, le baron consentit à transmettre ses excuses. Plus taciturne, plus nerveux que jamais, il n'eut cependant aucune explication avec sa fille, et Françoise se demandait parfois, avec incertitude et embarras, s'il était informé de la scène du bois de Vincennes, et quelle attitude elle devrait prendre, vis-à-vis de M^{me} du Breuil, dans leurs rapports continuels.

Ce qui achevait son immense désolation, c'était l'idée que son appui habituel, la main d'ami qu'elle avait toujours trouvée là pour réchauffer la sienne, la soutenir, et soulever avec elle les fardeaux trop pesants, lui manquait cette fois. Se sentant blâmée par Raoul Vernède, dont les regards attristés et inquiets cherchaient les siens avec persistance, elle le fuyait au lieu de se rapprocher de lui.

Elle se disait douloureusement:

— Lui aussi ne comprend pas! Comment ne puis-je pas lui faire comprendre!

Et elle ajoutait avec toute l'ardeur concentrée de sa nature:

— Il dit que je ne peux pas accepter *cela* parce que je ne sais pas la vie; eh bien! j'aime mieux ne pas la savoir; je ne veux pas la savoir, jamais! jamais!

Un soir, Vernède saisit un moment où il pouvait, sans affectation, lui parler à l'écart dans le salon, plusieurs visiteurs absorbant l'attention de M. Mac-Laur.

— Françoise, dit-il en se penchant pour lui enlever des mains sa tasse de café vide, M^{me} du Breuil est partie pour sa propriété du Jura.

— Ah! répondit seulement la jeune fille, qui releva la tête et le regarda fixement.

— Oui, et elle ne reviendra pas avant un mois, au moins.

Françoise réfléchit:

— A-t-elle parlé à mon père? Lui a-t-elle dit?...

— Très délicatement elle lui a fait entendre qu'une conversation avec vous l'avait éclairée sur vos sentiments touchant ce qui pouvait concerner tout projet d'avenir entre eux, qu'il fallait donc écarter ce sujet, au moins jusqu'à nouvel ordre, chose facile, du reste, puisqu'elle était obligée de faire un voyage dans ses terres... En tout ceci elle a mis, je vous le répète, une délicatesse, un tact...

— Dont je dois lui être d'autant plus reconnaissante que j'en ai moins déployé moi-même, n'est-

ce pas? dit Françoise avec un petit rire amer; mais vous avouerez aussi que ce n'est pas précisément la même chose pour Mme du Breuil que pour moi.

— Pourquoi, Françoise? observa Raoul Vernède d'un ton grave; de son côté, comme du vôtre, je vois une question de cœur. Vous reculez devant un sacrifice, elle en fait un.

Françoise resta silencieuse, mais, à son regard, Vernède put deviner que ces paroles l'avaient impressionnée et que, sortant d'elle-même, elle envisageait un autre point de vue de la question.

Quelqu'un vint se jeter au travers de leur entretien, qu'ils ne purent continuer. Françoise n'essaya de le renouer ni ce soir-là ni dans les autres occasions qui s'en présentèrent les jours suivants.

Cependant la lutte morale qu'elle soutenait la minait sourdement; et en dépit des efforts qu'elle faisait pour la dissimuler, sa pâleur et son air absorbé la trahissaient au dehors.

La bonne Mlle Thivet risqua quelques questions auxquelles la jeune fille répondit d'une façon évasive, et, comme Françoise l'intimidait toujours un peu, l'institutrice n'osa pas insister; du reste, sa turbulente élève l'entraînait, du matin au soir, dans un cercle d'occupations variées qui leur faisaient presque réaliser à toutes deux le problème du mouvement perpétuel, et laissaient très peu de loisir à l'excellente femme.

Le changement de sa sœur n'échappa pas non plus à Rosée; mais, sans essayer de la questionner, elle redoublait seulement, auprès d'elle, de tendresse et de cajoleries, lui apportant à tous propos les caresses de sa tête blonde et de ses yeux rieurs, comme un jeune chat câlin et gracieux.

— Cela lui fait du bien, disait ensuite la fillette d'un air entendu à Mlle Thivet; moi je la connais, je sais comment elle est au fond, malgré son air sévère, et qu'elle a plus besoin d'affection que bien des gens qui posent pour le cœur fondant... surtout, quand des choses la préoccupent et la rendent triste. Maintenant, elle est dans ce cas là, je le vois bien, mais je ne lui demande pas ce qu'elle a. Ce n'est pas la peine, elle ne me le dirait pas. Je ne dois jamais avoir d'ennuis, elle seule doit les supporter tous; il n'y a plus à revenir là-dessus, elle se l'est mis en tête. Le pape lui-même, si cela intéressait l'Eglise, aurait, je crois, de la peine à la faire céder!

Le baron, de son côté, n'avait pas changé précisément d'attitude envers sa fille aînée, mais il évitait tout tête-à-tête et même toute conversation suivie avec elle; d'instinct, Françoise en faisait autant, et son cœur se remplissait d'amertume et de désolation lorsqu'elle constatait que chaque jour qui passait semblait confirmer entre eux ce pénible état de chose.

Pendant ce temps, Raymond de Villemarre continuait ses allées et venues perpétuelles dans la maison Mac-Laur; il s'imaginait, un jour, décou-

vrir ce que personne ne voyait, en s'apercevant que sa cousine était d'une tristesse mortelle.

Il réfléchit beaucoup là-dessus, ébaucha quelques vers, se rappela certaines situations de romans et finit par se persuader qu'il pouvait bien ne pas être tout à fait étranger à cette mélancolie de Françoise.

Après tout, pourquoi n'aurait-elle pas deviné, pourquoi, même, ne partagerait-elle pas, d'une certaine façon, ses sentiments?... Depuis huit jours, il ne savait comment, tous deux, ils n'avaient pour ainsi dire pas échangé une parole; peut-être s'en étonnait-elle, s'en attristait-elle, croyant qu'il la négligeait volontairement... Peut-être encore était-elle surprise et peinée qu'il ne se prononçât pas nettement? Ah! ce n'était pas l'envie qui lui en manquait, certes!

Et mettant la bride sur le cou à son imagination, Raymond, qui, au milieu des séductions de Paris, n'avait de pensées et de regret que pour la vie de gentilhomme campagnard, objet de tous ses rêves, se traça un tableau idéal de ce que pourrait être son existence si Françoise répondait à ses vœux secrets.

Flâner, chasser, planter ses choux, en prenant tout son temps pour cela; trouver, en rentrant chez soi, une femme charmante, prête à vous chanter les romances que vous aimez, ou à présider une table bien servie par ses soins; une femme capable, aussi, de penser pour deux, et ménageant de cette manière tant de repos à votre intelligence, tout en ne vous écrasant jamais de sa supériorité!... Quelle vie! Quel rêve!

Et puis plus de professeurs, de cours ni d'exams! Sa mère l'avait poussé à tout cela, exigeant qu'il prit une carrière sérieuse; mais celle du mariage donc! en voilà une sérieuse! Que pourrait-elle objecter?...

L'exaltation de l'étudiant allait toujours croissant. Une réflexion contrariante le fit descendre un peu des hauteurs où il s'égarait:

— J'ai peur que mon oncle ne me prenne pas au sérieux!

Il alla se regarder dans une glace et tira avec quelque mélancolie sur les duvets blonds qui ombrageaient très légèrement sa lèvre supérieure.

Ses vingt-deux ans lui semblaient écrits d'une façon outrageante sur son visage blanc et rose.

— S'il n'y avait que mon oncle, encore, mais ce Vernède, qui se mêle de tout, qui a voix à tous les chapitres, et fait pleuvoir des critiques continuelles que personne ne lui demande!... ce Vernède que je voudrais au diable!... En résumé cela ne le regarde pas, et si Françoise consentait... oui! si je savais Françoise pour moi... Oh! dans ce cas-là, je serais fort!... Eh bien! je le saurai, et aujourd'hui même!

Raymond de Villemarre tira sa montre, constata qu'en se rendant de suite chez son oncle il aurait, pour s'expliquer avec Françoise, une bonne

heure avant le déjeuner, et sauta sur son chapeau :

— Je me sens en verve et capable de ne reculer devant aucun obstacle ; il faut en profiter, se dit-il naïvement.

Au grand ébahissement du domestique, qui lui ouvrit sans se presser, habitué à ses façons lentes et timides, il entra en coup de vent, plongea son chapeau dans le porte-parapluie, accrocha sa canne au porte-manteau, et se précipita vers le salon.

— Monsieur n'enlève pas son pardessus ? demanda le valet de chambre d'un ton de voix offusqué qui glaça le malheureux étudiant.

Il se débarrassa de l'intempestif pardessus et fit enfin son entrée dans la pièce, où Françoise se trouvait seule, en effet, à cette heure-là.

Mais il sembla soudain à Raymond que sa verve avait déjà bien pâli, et que sa résolution à toute épreuve tentait de l'abandonner.

Françoise se livrait à une occupation artistique qu'elle aimait beaucoup. Dans une coupe, devant elle, se trouvait disposée gracieusement une gerbe de fleurs qu'elle reproduisait, d'un trait léger, sur un morceau de satin fixé à un métier ; des écheveaux de soie de nuances délicates, avec lesquels elle devait échantillonner son dessin, couvraient ses genoux.

Toutefois, elle ne mettait pas à son travail l'ardeur et l'entrain habituels ; les coups de crayon étaient ou distraits ou trop arrêtés, il y avait trop de volonté d'agir et pas assez de souplesse dans la main qui les dirigeait. Elle se retourna au bruit de la porte, et ramenant son regard vers la pendule : — Tiens, Raymond ! Vous êtes en avance, aujourd'hui, il me semble ?

— Ça n'a pas l'air de lui faire grand plaisir ! pensa-t-il, se sentant de moins en moins enhardi ; puis, cherchant à réveiller son courage : Mais peut-être dissimule-t-elle !

La dissimulation de Françoise, dans ce cas, devait être bien profonde, car elle paraissait de nouveau complètement absorbée par son dessin.

Raymond s'installa sur une chaise posée dans son voisinage ; il n'osa pas la changer de place et, pour tâcher de gagner quelque chose sur la distance qui le séparait de la jeune fille, s'assit sur l'extrême bord de son siège.

— C'est très joli, ce que vous faites là ! déclara-t-il d'une voix un peu émue, rompant le silence qui se prolongeait sans que Françoise parut y prendre garde.

— Joli ! répéta-t-elle comme tombant des nues ; mon dessin ? Mais, vous ne pouvez rien y comprendre, tant qu'il n'est pas échantillonné. Et, souriant : Du reste, d'où vous êtes, vous ne devez même pas le voir.

Le sourire n'avait rien de narquois ; Raymond vit un encouragement dans la phrase et rapprocha sa chaise de quelques centimètres.

— Je ne vois pas, mais je devine, affirma-t-il avec un enthousiasme peu motivé, du moment que c'est vous qui le faites, d'abord !...

Françoise se mit à rire, quoique sans beaucoup de gaieté.

— Oh ! Raymond, que c'est banal ! Je vous en prie, si vous tenez à me faire un compliment, tâchez de trouver quelque chose de plus nouveau.

— Quoi ? que voulez-vous que je vous dise ? questionna-t-il vivement.

Et il rapprocha encore sa chaise de deux ou trois centimètres.

— Oh ! ce que vous voudrez ! répondit d'un ton machinal la jeune fille, dont le regard s'égarait du côté de la fenêtre : elle avait déjà l'esprit loin de son visiteur.

— Comme elle devient pensive ! observa mentalement celui-ci ; il avança une fois de plus sa chaise et, pour le coup, se trouva tout près de sa cousine. Je crois que ce serait le moment ; oui, ce serait le bon moment, se répétait-il pour s'entraîner ; une ! deux ! trois !... Françoise !...

Ce nom fut jeté d'une voix si aiguë et d'un accent si singulier qu'elle se retourna tout d'une pièce et le regarda, surprise. L'étudiant était cramois.

— Qu'est-ce qu'il a, Raymond ?

— Je... je pensais... que je pourrais vous aider à défaire vos écheveaux, acheva-t-il piteusement, perdant courage sous son regard.

— Mes écheveaux ? Merci, je n'ai pas besoin d'aide ; je les coupe par les deux bouts, comme ça, et je tire le fil tout simplement, vous voyez.

— Ah ! oui, je... je vois... c'est très simple, fit-il de plus en plus piteux.

Françoise enfila des aiguilles de soie, de différents tons, et se mit à nuancer une tulipe. Raymond mordait ses ongles.

Au bout d'un assez long silence, Françoise lui jeta encore un regard étonné, puis se passa la main sur le front d'un geste impatient, comme pour en chasser des idées pesantes ; et, se reprochant sans doute de manquer à l'hospitalité, elle lui demanda avec bonté :

— Vous ne m'avez pas expliqué comment vous aviez pu venir plus tôt que de coutume, ce matin ?

Raymond, dont la prétendue verve était tout à fait submergée, sentit un peu de son ancienne résolution remonter à flot.

— C'est... c'est que j'avais quelque chose à vous dire, à vous demander, balbutia-t-il très vite.

Et, comme Françoise restait penchée sur son travail, il continua du même ton :

— Des choses importantes... très graves pour moi...

Françoise leva la tête :

— Si graves que cela ! Quoi donc ?

Devant son regard calme et droit, Raymond perdit encore le fil de son discours.

— Je... je voulais vous demander si vous pen-

siez... qu'on soit obligé de faire absolument ce qu'ont fait vos parents... Est-ce que vous pensez?... Est-ce que vous croyez?... Dites, Françoise, qu'est-ce que vous pensez?... Qu'est-ce que vous croyez?...

— Je ne comprends pas bien votre question, répondit patiemment la jeune fille, retournant à son métier.

— Voilà, n'est-ce pas, reprit Raymond avec une nouvelle animation; votre père, par exemple, a été à l'Ecole des mines parce qu'il aimait ça, tandis que vous, qui avez hérité d'un château d'un oncle, vous n'aimez pas ça; et vous avez d'autres idées, alors?...

— Quelles idées? questionna Françoise, visiblement distraite.

Mais Raymond ne voyait rien; le terrain devenait brûlant, et il s'agitait désespérément sur sa chaise.

— Des idées... particulières... et si vous les partagiez, Françoise, vous les comprendriez... Ah! mon Dieu! pardon!

Il avait donné un coup de pied involontaire au métier et précipité à terre toute une pile d'écheveaux, triés avec soin par Françoise et suspendus à l'une des branches.

— Cela ne fait rien, dit-elle avec une indifférence mélancolique, je les reclasserai plus tard. Expliquez-moi vos idées particulières; je ne comprends pas du tout ce que je peux y faire... Vous vous êtes cogné la tête?

Raymond, en effet, s'était heurté le front au bois du métier, en se précipitant pour ramasser les écheveaux. Il se le frottait d'une main; de l'autre il empilait gauchement les soies brillantes sur ses genoux; son désarroi était complet, car Françoise, ayant repoussé son travail, restait immobile, ses yeux profonds et sérieux fixés sur lui. Il se perdit et s'embourba dans un discours d'une pénible incohérence :

Des colles, toujours des colles! Une hier! une demain! une après-demain! Jamais on n'en voyait la fin! Et avec ces professeurs de l'Université, toujours hérissés contre vous, sans qu'on sache pourquoi!... Et puis sa concierge ne voulait pas

lui permettre d'avoir un chien, et quand il se plaignait de ce que ses cheminées fumaient, elle lui répondait que s'il sortait au lieu de rester chez lui, il n'aurait pas besoin de feu!... Cette vie de Paris le dégoûtait complètement, il ne pouvait pas comprendre ce que les autres y trouvaient d'agréable... Il n'y serait pas venu de lui-même, bien sûr! Mais sa mère l'avait exigé à toute force, en déclarant qu'elle ne voulait pas le laisser s'encroûter à la campagne; et, lui, il aurait bien mieux aimé s'encroûter à son idée que de ne pas s'encroûter contre son idée... Du reste, pourquoi la campagne serait-elle « encroûtante »! Est-ce qu'on ne pouvait pas, à la campagne, se faire une vie charmante? etc., etc...

Françoise, peu à peu, avait levé les yeux par dessus la tête du jeune homme et contemplait, sur le mur d'en face, un portrait de son père. Raymond vit une certaine humidité au fond de son regard et s'échauffa de plus en plus :

— Françoise, à la campagne, je vous assure, on peut se faire une vie charmante, avec un piano, des fleurs, un métier à broder...

Pour le coup, Françoise sortit de sa rêverie :

— Quoi? Un métier à broder pour vous occuper à la campagne, Raymond? Mais qu'est-ce que vous me racontez donc!

— Je ne parle pas de moi, dit l'étudiant, réunissant tout son courage; je... je parle... de quelqu'un qui ne serait pas moi, mais qui... qui... qui...

C'était écrit! comme l'eût exprimé un disciple de Mahomet; Raymond de Villemarre ne devait pas mener à bonne fin sa première déclaration. Le bruit de la porte du salon, qui s'ouvrit subitement, coupa en deux dans son gosier la phrase qu'il cherchait à en extraire.

Raoul Vernède parut; il tenait son chapeau à la main et n'avait pas pris le temps d'enlever son pardessus.

— Françoise, vous êtes là? dit-il en entrant.

Puis il s'arrêta, apercevant le groupe formé par les deux jeunes gens.

M.-A. ALHIX.

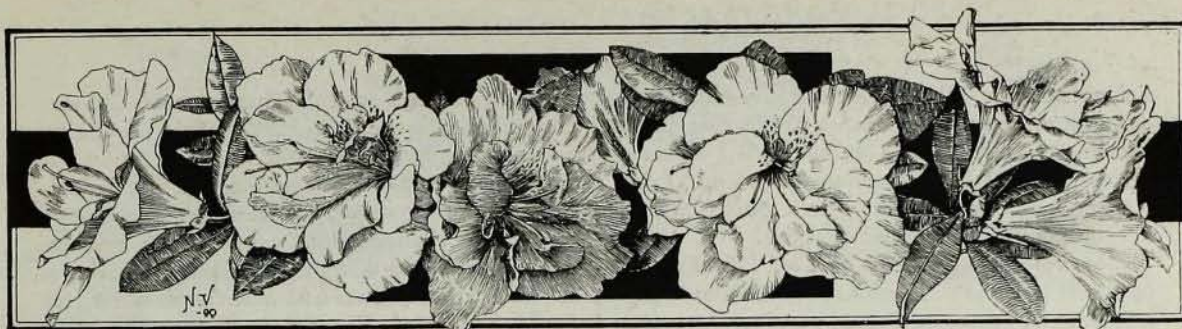
(La suite au prochain numéro.)



ORIGINE DU POISSON D'AVRIL

On en cite plusieurs. Quelques-uns prétendent qu'il renferme une allusion à la Passion du Christ, arrivée le 3 avril. Le mot *poisson* serait *passion* corrompu. On sait que Jésus fut renvoyé d'un tribunal à un autre, qu'on lui fit faire plusieurs demandes inutiles pour l'insulter; de là la coutume de faire courir d'un endroit à un autre ceux dont on veut se moquer.

D'autres auteurs prétendent donner à cet usage une origine plus récente. Suivant eux, Louis XIII ayant fait garder à vue, dans le château de Nancy, un prince de Lorraine, celui-ci trompa la surveillance de ses gardiens et se sauva le 1^{er} avril en traversant la rivière à la nage. Les Lorrains dirent alors que c'était un poisson qu'on avait donné à garder aux Français.



❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra : *Messidor*. — Opéra-Comique. — Concerts. — Matinées. — Nouvelles et nouveautés.



A nouvelle œuvre de MM. Zola et Bruneau, opéra en quatre actes et un prologue, commence par un ballet qui met en scène la *Légende de l'Or* en mêlant sa poésie mystique aux épisodes réalistes qui vont se dérouler. La pantomime allégorique et dansée a pour mission d'expliquer cette légende que les bon-

nes femmes du village racontent à la veillée.

Au fond de la scène on voit, au lever du rideau, une grotte immense en forme de cathédrale d'or. Dans le lointain de la montagne pyrénéenne on distingue, comme en une vision céleste, l'Enfant Jésus assis sur les genoux de sa mère. En s'amusant il se penche vers la source qui murmure près de lui, et de sa main mignonne va puiser le sable au fond de l'eau. Chaque fois qu'il la retire les gouttelettes qui s'en échappent retombent dans la source transformées en paillettes d'or. Mais si un être humain pénètrait jamais dans la cathédrale d'or, tout s'écroulerait comme une avalanche.

C'est pourquoi les eaux de l'Ariège roulèrent si longtemps des parcelles d'or qui enrichissaient les habitants du village de Bethmale, où les auteurs de *Messidor* ont placé leur drame, et d'où l'or et les ruisseaux féconds ont disparu, voici comment :

Un villageois plus avisé que les autres vient construire une usine sur les bords de la rivière et, en détournant les eaux, ruine les ressources du pays à son profit. Non seulement il accapare l'or, mais la terre est desséchée et le blé meurt sur sa tige. De là un complot pour anéantir l'usine, avec le concours des éléments vengeurs et de la féerique légende.

Après ce prologue, où la musique de M. Bru-

neau souligne délicieusement les danses mimées, on entre en pleine action.

Ne nous demandez pas, chères lectrices, de vous citer des airs, des *morceaux*, dans ces quatre actes symphoniques. Mais prenez la partition de *Messidor*; vous y verrez avec quelle géniale inspiration le jeune maître y a symbolisé les quatre saisons où chaque acte se déroule. Le premier, c'est le brûlant été. Vous y trouverez la veuve Véronique, dans sa misérable chaumière, se lamentant, avec son *Monologue de la Misère*, à l'heure de l'*Angelus*, dont la cloche précède le ravissant motif de l'*Été*, que l'orchestre fait entendre. Vous verrez encore arriver Guillaume, son fils, qui revient des champs, où il demande en vain à la terre aride l'aisance, que ne lui apportent plus l'eau et l'or de la rivière, tous deux confisqués par Gaspard. C'est aussi dans cet acte qu'arrive l'anarchiste Mathias, qui ne rêve que carnage et destruction de l'usine, en exaspérant encore le désespoir de Guillaume et de sa mère. Au même moment vient à passer le cousin Gaspard, l'usnier. Il s'arrête à la chaumière pour demander un verre d'eau, car sa fille, qu'il soutient, est défaillante sous l'action d'un soleil de feu. Véronique refuse l'eau rédemptrice, mais Guillaume, qui aime la jeune fille, lui apporte le verre plein, malgré la colère de sa mère. Ici l'orchestre fait entendre un motif d'une couleur exquise, qui doit être celui de l'*Amour*, car, les voyageurs partis, Guillaume avoue à sa mère, courroucée, son amour pour Hélène. Nouvelle explosion de Véronique, qui dit à son fils que Gaspard *doit être* l'assassin de son père, trouvé mort dans un précipice. L'acte se termine par une magnifique page instrumentale. Toute cette partie de l'œuvre est musicalement d'un charme absolu, dessinant pas à pas les sentiments de chaque personnage, comme dans celui qui le suit, du reste.

Au deuxième acte, un doux prélude chante l'automne et ses poésies attristées. On y admire le *Chant du Semeur de blé*. Le brave Guillaume rencontre dans son champ un berger quelque peu astronome qui chante, comme l'orchestre, de dé-

licieuses choses. Mais Hélène retrouve Guillaume, et au moment où ils gémissent sur le sort qui les sépare, Mathias, suivi de la foule qu'il a ameutée, arrive prêchant la destruction de l'usine. On remarquera à la fin de cette scène le bel *Hymne du Blé*, une page de superbe envergure.

Nous voici à ce troisième acte où l'hiver amène la misère noire et où Mathias entraîne tout le pays à l'assaut de l'usine qu'ils vont saccager, lorsqu'un bruit formidable retentit, au moment où elle disparaît sous une avalanche de rochers et de neige qui l'anéantit ! Alors Véronique apparaît, les yeux hagards, et explique à la foule qu'elle a pénétré dans la cathédrale d'or de la légende et que tout s'est effondré derrière elle...

Le ravissant décor du printemps, au quatrième acte, est encadré par un remarquable prélude qui mêle ses rayons symphoniques à ceux du soleil radieux. La moisson du blé s'annonce superbe et couvre les champs. L'Ariège n'a plus d'or, mais de nombreux ruisseaux fertilisent le sol desséché et, comme on est aux Rogations, le prêtre qui a béni l'union d'Hélène et de Guillaume bénit à l'heure de la procession les vertes frondaisons qui couvrent le pays. L'ensemble final est d'un effet imposant, grâce à cette musique d'un art si élevé et si personnel.

Ah ! le grand et inspiré musicien que celui qui a su traduire en un si exquis langage musical une donnée si étrange et si disparate, si fuyante et si peu littéraire et écrite en prose non rythmée.

L'ouvrage a été monté par la direction avec un soin délicat, car les décors sont d'une beauté rare et la mise en scène des plus ingénieuses. Il n'y a que des éloges à adresser aux interprètes : M^{me} Deschamps-Jehin, une superbe Véronique dont la voix et le geste sont d'une admirable ampleur.

La voix de M. Alvarez (Guillaume) est plus admirable chaque jour ; c'est un artiste accompli.

M. Renaud est toujours un chanteur de grande école ; il le prouve une fois de plus dans le poétique récit du berger. M^{lle} Berthet a donné beaucoup de charme au rôle un peu sacrifié d'Hélène. Quant à M. Delmas, il a toute la sinistre énergie demandée à l'anarchiste Mathias. Les étoiles de la danse, M^{lles} Robin, Subra et Zambelli, portées sur l'aile de cette suave harmonie, dans le prologue, ont été ravissantes.

A l'Opéra-Comique on file des jours d'or et de soie avec *Don Juan* et *Kermaria*, la belle nouveauté de M. Camille Erlanger.

Nous analyserons le mois prochain le bel opéra dont MM. Foley et Brisson ont écrit le livret, avec autant de talent que d'élévation de sentiments. *Vendée*, dont la première vient d'avoir lieu à Lyon avec un grand succès, est une partition musicale de haute valeur due à la plume de M. Pierné.

Très grand enthousiasme aux concerts Colonne pour applaudir *Le Rouet d'Omphale*, de Saint-Saëns, ainsi que M^{me} Mottl dans la prière du *Tannhauser* et dans *Rédemption*, de César Franck.

Parmi les nombreux concerts qu'il nous faut passer sous silence, citons cependant la brillante matinée artistique donnée au Théâtre-Mondain par M^{lle} C. Carissan, la savante musicienne qui a écrit *La Novia*, pour *Le Journal des Demoiselles*. Avec le concours d'artistes éminents de l'Odéon et de l'Opéra, M^{lle} Carissan faisait représenter cette fois : *L'Ombre de Clytemnestre*, remarquable poème de M. A. de Carné, qu'elle a souligné d'une musique de scène ravissante. Le succès de cette nouveauté lyrique a été des plus justifiés, ainsi que celui du beau trio de l'oratorio de *Rébecca* et de la délicieuse *Valse-Extase* chantée. (Editeur : Grus.)

Nous regrettons de ne pouvoir rendre compte aujourd'hui des non moins artistiques séances de *musique ancienne*, qui viennent de s'ouvrir depuis quelques jours dans la jolie petite salle du Théâtre-Pompadour, dont le nom est si bien en harmonie avec les œuvres qu'on y fait entendre.

Deux séances y ont déjà attiré un public d'élite, qui a vivement applaudi les distingués artistes interprétant les maîtres des *xvi^e* et *xvii^e* siècles avec tout le délicat archaïsme qu'exige cette musique primitive, dont le goût est si répandu à cette heure. Le chant, le piano, le clavecin et le violoncelle se partagent les bravos d'un auditoire des plus sélects, que les remarquables conférences de M. Augé de Lassus, sur les maîtres et leurs œuvres, ne ravissent pas moins par l'érudition musicale et la verve élégante.

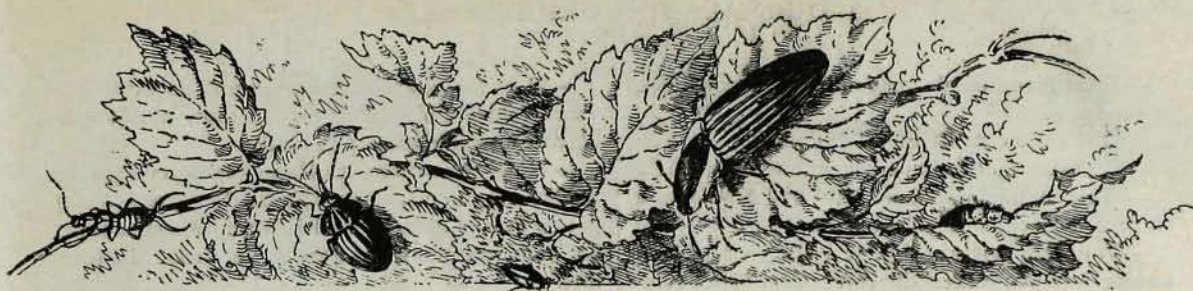
En attendant notre prochaine chronique, où nous donnerons les noms des artistes et les titres des pièces auxquelles ils nous initient avec tant d'art, voici ceux des maîtres anciens que l'on vient d'y applaudir, et ceux que l'on acclamera à la séance de demain comme aux suivantes. Ce sont :

Cambert et Lulli, Couperin et Rameau, Bach et Hændel, Pergolèse et Duni, Gluck et Piccini, Scarlatti et Boccherini, etc.

A demander pour le piano : *Portraits de Peintres*, charmantes pièces de la collection Reynaldo Hann. Le n^o 4, *Antoine Watteau*, est d'un grand charme d'expression.

Pour le chant : *La Nuit*, poésie ravissante de Paul Bourget, à laquelle la musique de Ch.-M. Widor ajoute une splendeur mystérieuse et vraiment idéale. Très belle inspiration. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.



Causerie de Quinzaine



ON, je ne voudrais pas être roi en ce moment; pas même empereur; ni pape non plus; encore moins république; rien. Et mon panier sous le bras, ma houlette à la main, je m'en irais à travers bois chercher les grandes anémones blanches, pour les voir reflleurir dans ma pelouse; les gre-

lots parfumés du muguet, pour les jeter dans mes armoires, afin que cet hiver ma maison embaume le printemps.

Chères lectrices, ne voulez-vous pas faire comme moi? Laissons les hommes sécher sur la carte d'Europe et d'Asie, en promenant leurs petits drapeaux à épingles d'un bout à l'autre des Balkans; le jaune ici, le tricolore là, le vert dans ce petit coin, et courons les champs ensemble. Car, enfin, le bon Dieu n'a pas fait les hommes pour qu'ils se dévorent entre eux, ni le printemps pour éclairer et parfumer les champs de bataille. Ah! si on nous en croyait! Mais, regrets superflus, la question d'Orient, la question d'Egypte, et d'autres questions encore, toujours posées et jamais résolues, ont leur attrait, puisqu'on y revient comme malgré soi; et on en parle, tout en avertissant qu'on n'en veut rien dire.

Soit, parlons-en; aussi bien on s'y intéresse très jeune, si mes souvenirs sont fidèles.

Lorsqu'éclata la guerre de Crimée, ce fut un grand branle-bas dans toute l'Europe, surtout dans notre France chevaleresque et guerrière par tempérament.

Dans les familles militaires, l'intérêt était à son comble; on fourbissait, on supputait, on attendait, l'arme au pied, prêt à répondre au premier appel, et j'ai encore dans le souvenir la vibration de joie qui éclata à mes oreilles étonnées d'enfant qui ne

comprend pas encore, en entendant un jeune officier, qui passait au galop devant un groupe de camarades, crier, sans prendre le temps d'arrêter son cheval: Je pars! Tout comme si sa chevauchée fringante allait le conduire d'une seule étape à Varna ou à Malakoff.

Je pars! A vingt ans, ces mots ont une magie surhumaine. Je pars, je suis des élus, je vais à la gloire; à moi le ruban rouge qui fait les héros, les épaulettes pour lesquelles on nous aime tant, le drapeau dans les plis duquel on meurt en souriant. Je pars, et si je reviens ce sera en vainqueur. Je passerai non pas au galop impatient de mon cheval, mais au pas assagi d'un guerrier qui a supporté l'héroïque effort du combat; mon uniforme fané, brûlé, mes galons noircis par la poudre; mon bras en écharpe, peut-être, mais le front rayonnant de gloire. Et de la fenêtre de là-bas, la petite fenêtre aux rideaux blancs devant laquelle je passe chaque matin, sans qu'elle se soit jamais ouverte au bruit de mes pas, surgira l'apparition désirée; Elle sera là, penchée, pour me voir de plus loin, et Elle pleurera d'orgueil, d'amour et de joie quand j'abaisserai mon sabre pour lui donner mon premier salut.

Voilà comment on pensait il y a longtemps, longtemps; on dit que de nos jours ce n'est pas tout à fait ainsi; je ne veux pas le savoir et je reviens aux gloires d'antan. On ne parlait que de cela, on en vivait, on en mourait, en France comme en Crimée, si bien que les babys de l'époque n'y comprenant rien, et possédés du besoin d'imitation qui est si remarquable chez les enfants, s'étaient mis à l'unisson, mais en accommodant les choses à la petitesse de leur compréhension. Deux commères, qui pouvaient bien avoir dix ans à elles deux, avaient imaginé de baptiser les fantoches dont sont peuplées les imaginations de cet âge des noms qui revenaient sans cesse dans la conversation des grands:

— Bonjour, madame, disait Marie, la bouche en cœur, à Louise, drapée dans un cachemire qui traînait autour d'elle, comment va M. Sinféropol.

— Il est bien malade, madame ; on le considère comme perdu.

— Oh ! vraiment. Et qu'a-t-il donc ?

— Il s'est évanoui en apercevant une araignée !

— C'est comme mon amie, M^{lle} de l'Alma, qui a eu peur d'un chameau, l'autre jour.

— Vous connaissez M^{lle} de l'Alma ? reprenait Louise, un peu vexée de voir de si belles relations à M^{me} Sinféropol.

— Elle est ma cousine par mon oncle Stamboul, répondait effrontément Marie.

De nos jours en est-il de même ? Les petites sœurs s'occupent-elles des coquetteries de M^{me} La Canée, des fanfaronnades de M. Héracleïon, et les grandes sœurs ?... nous verrons cela après la bataille. En attendant, les pauvres mères d'aujourd'hui, comme celles d'hier, s'inquiètent, car toutes ne sont pas des Cornélie, et bien des prières demandent au ciel la paix. La paix, Seigneur, qui nous gardera nos fils et mettra dans les berceaux ces beaux anges, que les grand'mères endormiront avec des histoires d'autrefois.

Il faut avouer que nous vivons dans un singulier temps où les contrastes ne manquent certes pas. Nous avons des prétentions à la liberté, et nous nous ingénions à demander des chaînes. Par chaînes, je n'entends pas les anneaux pris les uns dans les autres, dont une extrémité passe au bras ou à la cheville du condamné et l'autre est rivée au mur d'un cachot ; non, cela ne se fait plus, mais les ordonnances, les réglementations, les syndicats, les sociétés protectrices, coopératives, amicales — des chaînes ! C'est, paraît-il, un progrès ; aussi me garderai-je de critiquer :

— Joséphine, je vais au théâtre ; donnez-moi mon chapeau rose.

— Madame sait-elle, répond la camériste renseignée, qu'il y a eu, à la représentation d'hier, un commencement d'émeute pour un chapeau de la forme de celui de madame ; les hommes font les lois pour eux, ajoute-t-elle avec un soupir.

— Alors, donnez-moi mon chapeau jaune.

— Avec une robe rose !!!

— Mets ton chapeau noir, reprend le mari qui vient d'entrer ; n'en mets pas du tout, plutôt que d'avoir une affaire avec la police.

— Nous retournons au Moyen âge, réplique la femme avec dépit, en se coiffant de travers d'une petite galette noire dont l'aigrette proteste contre ces lois somptuaires rétablies au profit du sexe fort.

Vous allez chez un grainetier :

— Donnez-moi, je vous prie, de la graine de tabac.

— Madame a l'autorisation ?

— Oui, répond la naïve acheteuse, mon jardinier m'en permet un massif.

Le grainetier sourit :

— C'est une autorisation du gouvernement qu'il faut à madame ; la culture du tabac est interdite aux particuliers.

— Alors, donnez-moi des radis.

Vous allez voir votre nourrice ; au moment des effusions du départ, elle vous met dans les bras une bouteille de cidre. A la gare d'arrivée on vous questionne, on vous sonde, on vous ausculte ; vous *manquez d'estomac* et vous avouez votre cidre ; on vous donne un papier blanc ; vous le portez au guichet de droite, qui l'échange contre un rose, ce qui vous donne le droit d'entrer votre bouteille moyennant un franc. Le cidre valait quinze centimes. Vous le trouvez aigre.

Et les sociétés humanitaires ! On s'occupe beaucoup des femmes en ce moment ; on s'en est d'ailleurs toujours beaucoup occupé. L'Union coloniale, dans une annexe fort bien comprise au point de vue des facilités à donner au mariage, et qui s'appelle : *l'Emigration des femmes*, a réalisé ce problème qui fait rêver tant de filles. A peine créée, la société a été envahie par les demandes. Et savez-vous ce que désirent ces messieurs des colonies : des cuisinières et des blanchisseuses, quelques garde-malades, peu ou point de fiancées.

A reviser, n'est-ce pas ?

C. DE LAMIRAUDIE.



Pensées et Maximes

Il y a trois choses dont on n'apprécie pas assez la valeur : la sécurité, la santé, le nécessaire.

(PROVERBE ARABE.)

Nous promettons avec nos espérances, nous tenons avec nos déboires.

(JOUBERT.)

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.
